

Notes d'un passant

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1898)**

Heft 11

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-247879>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs, à la campagne surtout, sur l'excellente étude dont nous commençons la publication dans le numéro de ce jour et qu'un amateur d'horticulture très entendu dans cette partie écrit spécialement pour eux. Elle a rapport à la culture des arbres fruitiers, notamment des poiriers et des pommiers, culture bien trop négligée dans notre contrée. Les avis et descriptions que donne notre distingué correspondant seront d'une grande utilité à maints propriétaires.

CHRONIQUE HORTICOLE

Les arbres et les fruits

Quel plaisir de croquer, en cette saison rigoureuse, une bonne pomme, un petit fenouillet gris, par exemple, de savourer une calville blanche, de mordre, à belles dents, au milieu d'une poire fondante et parfumée, telle qu'une Puisse-crassane, une Puisse-Colmar, une bonne de maline, une St-Germain.

Très bien, me direz-vous, pour ceux qui possèdent ces fruits excellents, mais le commun des mortels n'en possède point et on n'en trouve pas au marché. D'ailleurs, nous ne connaissons pas les fruits, par leur nom.

Permettez-moi de vous dire que c'est là votre grand tort. Vous achetez un fruit de superbe apparence, coloré comme la pomme d'Eve; vous n'en connaissez pas le nom; on vous livre alors une poire fade, insipide, si non âpre ou déjà bléttée.

Il y a donc là une lacune à combler.

S'il est vrai que souvent : *savoir c'est pouvoir*, cet adage est vrai surtout en horticulture. Nous n'habitons pas la Sibérie; les arbres, les fruits, les fleurs viennent beaux, nombreux et variés dans notre région, mais que d'ignorance, de routine, de laisser-aller! — Des arbres de verger moussus, sales, teigneux, qui n'ont jamais connu les soins du coiffeur ou du perruquier; des jardins, bien cultivés en apparence, mais produisant de mauvais légumes, faute de bonnes graines et de bonnes espèces; de jolies fleurs, mais mal soignées et mal présentées.

Nous nous proposons donc dans une série de modestes articles, qui seront plutôt une causerie, d'instruire d'une façon aussi intéressante que possible les lecteurs du *Pays du Dimanche*, au sujet des choses concernant l'horticulture en

— Ça ne nous disait pas... avec cette chaleur. Mais vous avez bu?

— Ça il le fallait bien! on avait la gorge tellement sèche!

— Je vois ça: vous avez roulé de cabaret en cabaret...

— Ça se peut, mon capitaine...

— Et qu'est-ce que vous buviez?

— Cette question fournit une excellente réplique à Césaire; il dit, avec un geste emporté:

— Et, voilà... c'est ça qui est cause... Nous, n'est-ce pas, on n'est habitué qu'au cidre; et nous sommes bien allés au débit où nous en buvons toujours de chez nous; mais, rapport à la fête, il était plein... Et dans les autres où on est allé, on nous a porté du vin... Et voilà?

— Voilà... quoi?

— Eh ben, voilà! prononça encore Césaire, comme enchanté de cette conclusion.

Après cela, il ne savait sûrement plus rien. Le capitaine ne put retenir un mouvement d'humeur; et, tout en mordillant sa moustache:

— Vous étiez gris?

— Ça doit avoir été quelque chose comme cela...

— Vous mériteriez huit jours de bloc! Voilà que vous n'êtes pas capable de nous renseigner sur le malheur de votre ami!...

Césaire devint très rouge.

général, qui comprend trois grandes divisions: les fruits, les fleurs et les légumes.

Commençons, si vous le voulez bien, par les arbres fruitiers.

Et d'abord, qu'est-ce qu'un arbre fruitier?

A cette question, nous répondrons d'une manière sans doute peu précise et peu scientifique, mais d'une manière pratique: un arbre fruitier est un être vivant. Ce qu'on oublie trop souvent.

Cet arbre en effet que nous voyons tous les jours, qui ne marche pas, il est vrai, ne change pas de place, vit, néanmoins, et meurt comme nous. Il meurt de vieillesse et aussi de maladie.

Comme en nous, il circule, dans ses veines, un liquide, qui est le signe de sa vie; quand ce liquide s'arrête, il est mort. Si cette circulation est régulière, puissante, l'arbre est vigoureux et on dit qu'il est plein de sève; si elle se ralentit, l'arbre devient chétif, maladif; il faut alors l'exciter à la vie, le soigner, comme un médecin soigne son malade.

Comme nous, cet arbre respire, mange, transpire et se repose.

Il a sa jeunesse, son âge mûr, sa vieillesse, et ces différentes phases de son existence sont parfaitement caractérisées par un végétation emportée ou calme, pleine de vigueur ou de faiblesse, selon l'âge.

Dans les premières années, il n'offre pas de résistance, on lui imprime la forme que l'on veut, c'est le moment de l'éduquer et de le diriger; il ne donne pas encore de fruits, il a les passions et le feu de la jeunesse.

Vers six ou sept ans, il se calme et commence à produire quelques fruits; bientôt il se couvre d'une abondante récolte; c'est l'âge mûr.

Puis la fructification se ralentit, diminue, il a quelques feuilles jaunes, par ci, par là, les pousses sont moins vigoureuses, la sève circule plus lentement dans les vaisseaux durcis et obstrués, quelques branches manquent à l'appel; c'est la vieillesse avec ses infirmités.

(A suivre).

HORTICOLUS.

Notes d'un passant

Ils ne sont pas contents, nos aubergistes! On a pourtant dansé dimanche gras, mardi gras et le dimanche des Brandons. Comptez la bourse de l'ouvrier, et vous me direz si ce n'est pas assez.

Mais il y a encore du vin dans les tonneaux

— Dubreuil est dans un état pitoyable! hurlait le capitaine, Morbleu! Vous devez pourtant bien en savoir quelque chose.

Césaire balbutia:

— C'est ce vin..., et le soleil de la revue. On ne devrait pas, quand on n'est habitué qu'au cidre.

— Allons? assez de votre vin et de votre cidre, sacré finaud! Et dites-nous nettement ce que vous savez sur votre camarade...

— Mais... j'sais pas autre chose que ce qu'on a raconté à la chambrée, qu'on l'avait ramassé la tête tout en sang.

— Eh bien, comment cela a-t-il pu arriver? Il faut que vous nous mettiez sur la piste... Avez-vous eu une discussion avec des pékins!

— Ça se pourrait..., quoique je ne croie pas...

— Alors avec des camarades? Vous en avez bien rencontré, des camarades?

— Ah, oui, on s'offrait un litre...

— Et je parie bien qu'une querelle a éclaté... au sujet d'une tournée, peut-être?

Césaire avança le menton.

— Je ne me souviens pas, mon capitaine.

— Mais, sacrebleu! comment avez-vous pu abandonner Dubreuil, votre pays, votre ami?

Césaire abonda dans le sens du capitaine.

— Ça, ça, c'est que je n'arrive pas à me met-

et de l'eau-de-vie clairette dans les barils... Cela ne peut guère passer le carême ainsi, jusqu'à Pâques! Le lundi on redansera. Mais ce sera déjà quatre permis, et les cabaretiers n'ont droit qu'à six. Aussi, très peu satisfaits, vont-ils ouvrir une petite campagne contre le Décret trop morose adopté si malencontreusement par les Pères conscris du Grand-Conseil. Ils n'ont plus de jambes, tous ces gens-là, et il faut qu'ils se montrent moins chiches envers les cabaretiers et les danseurs. La Société des aubergistes va donc rédiger une nouvelle pétition. Mais aura-t-elle grand succès à Berne?

Il est permis d'en douter.

Le Décret est trop neuf pour qu'on consente à le reviser si vite, et il a déjà donné tant de tablature aux législateurs et orateurs, que très probablement ils renverront les pétitionnaires en les aspergeant d'eau bénite de cour!

Il faudrait que nos braves aubergistes soient Wurtembergeois. Alors, comme ils compteraient le roi pour confrère, il leur serait plus facile d'obtenir gain de cause.

Vous croyez que nous rions? Le roi de Wurtemberg possède à Stuttgart deux grands hôtels fort achalandés. Ces deux établissements, pourvus de tout le confort désirable, sont admirablement situés et rapportent, bon an mal an, à leur auguste propriétaire quelque trois cent mille francs.

La profession d'aubergiste est de tradition dans la famille royale de Wurtemberg. Au commencement du XVIII^e siècle, Pierre le Grand se rendit à Stuttgart pour faire visite au duc régnant. Pour ne pas gêner le prince et avoir ses coudees franches, le tsar exprima le désir de loger à l'auberge.

Le duc accéda à ce désir, mais il sut adroitement se rattraper. Il fit placer une enseigne sur la façade de son palais: *Au rendez-vous des monarques*, et lui-même, costumé en aubergiste, reçut à la porte de son établissement l'empereur de toutes les Russies.

Ce n'est déjà pas si mal trouvé, et c'est le cas de répéter qu'il n'y a pas de sots métiers, même pour les rois, et surtout en un siècle où ces pauvres souverains risquent toujours de s'entendre dire: « Allez chercher fortune ailleurs! »

* * *

La vente de Charité qui a eu si grand succès à Porrentruy a été une superbe réponse à l'ignoble diatribe de l'anonyme qui, dans le *Journal du Jura*, osait accuser la généreuse Société des Dames visiteuses des pauvres de con-

tre dans l'idée!... Que moi, moi, j'aie lâché mon ami!... Je ne comprendrai jamais ça...

Durant près d'une heure le capitaine Chenu, tantôt cramponné à sa table, tantôt se redressant comme un diable qui sort d'une boîte, tantôt venant mettre ses yeux gris, comme des pointes, dans le naïf regard de Césaire, l'interrogea, le tourna, le retourna, mais sans en rien tirer. L'ami de Firmin ne savait rien, ne se souvenait de rien.

Quant à Césaire, il avait tiré, de son interrogatoire, cet enseignement que personne non plus ne savait rien; une seule chose était nettement établie, c'est que Firmin avait reçu une horrible blessure à la tête et que, pour l'instant, l'usage de la parole lui était enlevé... Mais que dirait-il, quand il sortirait de son évanouissement? Et ne se souviendrait-il pas, lui?...

— Vous me ferez huit jours de consigne! clama le capitaine Chenu pour clore l'entretien.

Et Césaire regagna la chambrée où quarante questions l'accueillirent; mais du ton dont le capitaine Chenu lui avait collé ses huit jours, il répondit qu'on l'emuyait et s'abattit sur son lit, horriblement anxieux à la pensée de la lettre à écrire au pays: comment avouer, à Marceline, l'accident de Firmin?

(La suite prochainement.)

sacrer l'argent destiné aux malheureux à une propagande électorale. En tout cas, l'argent du parti libéral a, comme il y a quatre ans, brillé par son absence, et on a pu du moins se convaincre que, hormis trois visiteurs, ce sont les catholiques, et eux seuls, qui ont rempli l'escarcelle destinée à soulager les familles pauvres. C'est caractéristique cette entente des radicaux à faire, d'instinct, ou par mot d'ordre, le vide autour de nos fêtes de charité. Les grands Maçons qui vantent leurs idées humanitaires ne se sont pas hasardés dans ces parages : ils se contentent de tirer les sous de la clientèle conservatrice, sans lui en rendre jamais, sous aucune forme !

Une œuvre peu connue, qui est également tout à l'honneur de nos dignes chrétiennes, est l'Œuvre des catéchismes. Pendant un à deux ans avant leur première communion, des enfants de familles ouvrières, à qui le père ou la mère n'aurait pas le temps d'apprendre le catéchisme, reçoivent, chaque semaine une ou deux fois, des leçons de dames et demoiselles qui se consacrent à la tâche, parfois bien ingrate, de compléter leur instruction religieuse.

Près d'une centaine de jeunes fillettes, parfois de jeunes garçons aussi, sont de cette manière préparés avec soin à ce grand acte de leur vie : la première communion. S'ils sont indigents, l'Ouvroir les habille pour ce jour-là des pieds à la tête, et ainsi double bonneactions accomplit simplement, modestement, sans ostentation et sans bruit.

Était-il hors de propos de... dénoncer cette œuvre touchante à la sympathie de mes lecteurs, à l'imitation de mes lectrices ? Non. Car elle n'est pas assez répandue, et dans tous nos chefs-lieux de districts, dans toutes nos localités rurales un peu importantes, comme Bonfol, Courgenay, Noirmont, Les Bois, etc., un groupe de femmes chrétiennes devrait accepter cette noble mission. Quel puissant secours pour le pasteur ! Quelle garantie consolante que l'enfant le plus humble, le moins bien doué, est, lui aussi, suffisamment instruit et préparé !

Maintenant que le catéchisme est banni de l'école, on ne saurait trop prendre tous les moyens de combler ce vide énorme.

À Paris, le berceau de toutes les œuvres d'évangélisation et de bienfaisance, celle du catéchisme est l'objet d'une attention toute spéciale. Elle date de 1828.

C'est Mgr Richard, coadjuteur du cardinal Guibert, qui, le 10 mars 1886, réunit les premiers éléments de cette utile fondation dont il confia la direction à Mgr d'Hulst. Donc au lendemain de la proclamation de la neutralité scolaire maçonnique.

Alors déjà l'œuvre des catéchismes comprenait 6 ou 7.000 enfants, quelques centaines de dames et était établie sur 8 paroisses.

En 1890, on comptait : 44 paroisses, 784 dames et 12.000 enfants ; en 1894, 65 paroisses, un millier de dames et 15.000 enfants.

Enfin actuellement, cette œuvre comprend toutes les paroisses de Paris, 2.000 dames catéchistes et 22.835 enfants. Ajoutons que 21 diocèses de France sont agrégés à l'œuvre de Paris.

Faisons-en autant en Suisse !

Est-ce fini avec Dreyfus-Zola ? La débâcle est-elle définitive ? On peut le penser à voir la colère des journaux allemands et italiens qui n'ont pas de mots assez cruels à lancer à la France, à cause du verdict du jury de la Seine.

Le *Berliner Tagblatt*, dont le correspondant parisien appelle les officiers français des « prétoriens vendus », écrit : « Nous avons mis au tombeau notre dernière espérance de vivre avec la France sur un pied de paix. »

La *Post* dit que la condamnation de Zola est la victoire du chauvinisme. Elle ajoute : « L'Al-

lemagne a le devoir de veiller, parce que la France sera peut-être entraînée dans des voies nouvelles. »

Zola, grâce aux Allemands, ne peut donc dire : « Je reste seul ! » D'après l'*Intransigeant*, il aurait même reçu dimanche un colis postal enveloppé de toile grise, contenant une série de carnets ; les feuillets en étaient couverts de signatures dont le nombre peut être évalué à soixante mille environ. En tête de chacun de ces carnets étaient inscrites les lignes suivantes :

« Hommage à Emile Zola, grand et héroïque défenseur de la justice et de la vérité. Les Allemands reconnaissants. »

Ce recrutement de signatures a été organisé, paraît-il, par le journal autrichien *Der Wag*, dont les tendances pangermaniques sont bien connues.

On dit aussi qu'un riche américain, Russel Peabody, propriétaire du palais historique des Contarini, à Venise, patrie de Zola, offre ce luxueux palais au père des *Rougon-Macquart* pour y subir sa peine.

Une fois en Italie, Zola serait chez lui. Il pourrait y rester et... se mettre à insulter l'armée italienne.

En tout cas, le quatrain lancé à propos de sa condamnation est bien de circonstance. Donnons-le comme épilogue de cette vilaine histoire :

L'Œuvre entreprise, en un four noir,

En une *Débâcle* s'achève.

La révision fut le *Rêve*.

Le verdict devint l'*Assommoir*.

Un passant.

LETTRE PATOISE

Rédaction du PAYS du Dimanche

ÇOCI ÇOLI

I voi bin que le patois veut rebèye lai pu belle des langues, grâce à *Pays di Duemoine*. I ne veu pe dire que ce veleuche djemai être lai pu aigièr ai rateni ni lai pu méchainne, pouèche que ai y é lai langue des fannes, qu'an ne m'en paileuche pe. C'à céli qu'ai ferait bon rateni, lo diale y piédrait bin son laitîn. Po ios teni lai langue, an on dje fait un gros moncé de remèdes ; moi, ai me sanne qu'ai n'y en é qu'un : c'à de lai copai, Po lai langue, les fannes sont tu les mêmes, qu'ai s'appelechin Doroté, Mairie, Maiyenne, Fanchon, Lison, to ço que vos vouérai. — Adgedeu léchan in pô les fannes tranquilles, ai peu pailant des djenatches, c'à aidé lai même tchouse, an sai bin tu que les fannes ai peu les sorcières ç'à kif kif bouriko.

Ai y é dje longtemps de çoli, c'était bin devant les Kaiserliks, le papon de mon papon allai tō les sois à lōvre en enne mageon vou qu'an ne pailaie encoué de lai loi chu lo raitchetaige des tchemins de fié, an ne yi djazai ran que des djenatches. In des lōvrous, c'était, i crai, lo thiusin de mon papon, étaï encoué pu pavrou que to les âtres. To di temps des aivants, ai voyai des djenatches ai tcheva chu yo écouver, qu'alin à saibait. I vos lèche pensai se ai laivai pavou, maimé ai grulai encoué pu, thien qu'an yi pailai d'enne grosse bête que voyai-djai to les sois poi lo velaidje. Cte bête-li, an y diai lai bête di Bout dedo. Ai paraît qu'elle se leudjeai en ci quart-li ; i crai bin, pouèche que ç'à li que demouère ço qu'an poérait aipelai lai craimme di velaidje. I vo dirai que lo thiusin de mon papon n'étaï pe in pouyou : dain ci temps-li, les dgens voidjn brâment des berbis, ai peu lu aivai lo belin. In soi donc, que mon hanne s'en allai an l'ôta, ai fesai bin neû, to d'in cō, ai voyié dou euyie que lo ravouétin, ai peu qu'épuin c'ment des tchairsbons. Ai-

lairme ! qu'ai se pensé, ç'à l'ai bête di Bout dedo. Mon hanne se tchaimpé ai djenouyon, ai peu en djoijnin les mains, ai crié : De lai pai de Dué thiü à-ce que t'é ? — Lai bête ne dié ran ; elle s'avainçait aidé contre lu. — pensai in pô s'ai l'aivai tchâ — i n'vos vouéroupe aichurie qu'ai ne fesé ran dain sai thiulatte. Quoi qu'ai l'en feuche, lai bête veniait aidé contre lu : lu aivai aidé pu pavou. Thien qu'elle feu to pré, diaille m'em poitchai — ai djurai in pô, — ai voyié que c'était son belin ! Ai paraît qu'ai l'aivai rébiai de l'enfromai, ai pe cte pouère bête rôlai poi lo velaidje. Vo velai craire qu'ai-pré çoci, ai n'eu pu pavou. c'était la maimme tchouse que devaint. — L'hichtoire qu'i vo raiconte, ç'à lai vérité. I vo dirō bin dains qué velaidje çoli s'a pérait ; main i ai pavou que vo se ne foteuchin de no. Nos en voyan dje prou, hein Léon ! ! ! !

*Sucrôta d'lai foirêt
ai 1^e Tchalmé de pipe.*

Action de grâces

Benedicite omnia opera
Domini Domino.
Dan. 3

Petits oiseaux, dans le feuillage,
Vous louez Dieu
D'avoir fait votre doux langage ;
Le beau ciel bleu,
L'onde où chacun se désaltère,
Mouvant trésor ;
Le gazon, manteau de la terre,
Les épis d'or ;
La feuille où, par l'aube posée
Bien doucement,
Tremble une goutte de rosée,
Vrai diamant ;
L'astre roi qui, dans son domaine,
L'azur des cieux,
Avec majesté se promène,
Tout radieux ;
Le chœur des étoiles brillantes
Qui, chaque nuit,
Présentent leurs clartés vacillantes
Au jour qui fuit ;
Le gai ruisseau de la prairie
Qui, bondissant,
A la rive humide et fleurie
Cause en passant ;
Le vent qui dans les bois soupire,
Disant aussi
Que Dieu de son immense empire
A grand souci.
Dans cette nature si belle
Rien ne se perd ;
Seul parfois l'homme ingrat, rebelle,
Manque au concert.
Au lieu de prier, il blasphème,
Il semblerait
Qu'il porte son beau diadème
Bien à regret.
Puisque ta place est la première,
Fils de la Croix,
Ouvre les yeux à la lumière,
Adore et crois !

A. S.

Avis industriels et commerciaux

Envois de messagerie à destination de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. — Il est arrivé très souvent ces derniers temps, que l'administration des douanes britanniques s'est vue dans l'obligation de s'opposer à l'introduction en Grande-Bretagne et en Irlande d'envois de marchandises avec valeur déclarée, parce que la valeur réelle du contenu n'était pas indiquée dans les *déclarations de douanes*. A ce sujet, nous faisons remarquer que les montres de toutes sortes rentrent dans la catégorie des envois de marchandises et que, pour chaque catégorie de marchandises, la valeur entière